

ANDREW, Sheila M., *The Development of Elites in Acadian New Brunswick, 1861-1881* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996), 262 p.

Béatrice Craig

Volume 51, Number 1, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305624ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305624ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Craig, B. (1997). Review of [ANDREW, Sheila M., *The Development of Elites in Acadian New Brunswick, 1861-1881* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996), 262 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(1), 93–94.
<https://doi.org/10.7202/305624ar>

COMPTES RENDUS

ANDREW, Sheila M., *The Development of Elites in Acadian New Brunswick, 1861-1881* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996), 262 p.

La seconde moitié du XIX^e siècle fut le témoin de la «Renaissance acadienne» dans les provinces maritimes. Cette renaissance coïncida avec l'apparition d'un groupe de leaders économiques, politiques, intellectuels et religieux au sein de cette société. L'historiographie a longtemps décrit cette renaissance comme l'œuvre de cette nouvelle élite, elle-même identifiée aux prêtres et aux hommes formés par ces prêtres au Collège Saint-Joseph. Cette élite, fortement influencée par les milieux cléricaux, était nationaliste, réclamait des droits linguistiques, des écoles, une place accrue dans la vie politique pour son groupe, et défendait ses intérêts contre la majorité anglophone. Dans cette optique, le nationalisme de l'élite acadienne n'était pas très différent de celui des Canadiens français ou des minorités ethniques et linguistiques européennes à la même époque.

Dans les années 1970, les élites se virent éjectées de leur piédestal par une nouvelle génération d'historiens marxisants et prêts à leur attribuer tous les péchés du monde. De héros menant leur peuple vers le salut, les élites devinrent des exploiters tirant avantage du nationalisme pour renforcer leur pouvoir et mieux protéger leurs intérêts de classe. «Trahison» devint un terme souvent associé au mot «élite». Depuis, toutefois, les historiens se sont rendu compte qu'une élite est rarement nonolithique sur les plans économique, politique ou idéologique, et que ceux qui n'en font pas partie sont rarement des victimes passives ou des dupes.

L'ouvrage de Sheila Andrew étudie les élites acadiennes de la fin du XIX^e siècle à la lumière de ces nouvelles tendances historiographiques. Qui faisait partie de l'élite? Quels rôles l'élite jouait-elle dans la vie de la communauté? Quels modèles rendent le mieux compte de ces rôles?

Sheila Andrew identifie les membres de cette élite émanant des différents groupes socioprofessionnels acadiens: élite agricole, composée des fermiers les plus riches; élite intellectuelle, incluant ceux qui fréquentèrent l'école au-delà de leur seizième anniversaire; élite commerciale, classée au moins «fair» par R. G. Dunn; élite professionnelle (médecins, prêtres et hauts fonctionnaires); et, finalement, élite politique composée des candidats heureux ou non aux élections. Directement ou indirectement, les membres de cette élite durent leur position privilégiée aux progrès économiques des Acadiens dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. C'est à peu près tout ce qu'ils avaient en commun... Peu de membres de l'élite appartenaient à plus d'une catégorie; ils

n'étaient unis ni par l'éducation, ayant eu des parcours scolaires très différents, ni par leur appartenance aux associations nationales, ni par la politique, ni par la religion, ni par l'économie, puisque ces trois derniers facteurs tendaient à rapprocher Acadiens et anglophones (par exemple, les catholiques au Nouveau-Brunswick étaient acadiens, irlandais ou écossais, et la hiérarchie était anglophone). L'éparpillement géographique des élites et la diversité de leur base économique accentuaient cette fragmentation qu'avaient en commun par exemple les fermiers du Madawaska et les hommes d'affaires de Moncton.

Cette élite fragmentée n'était pas non plus permanente. L'élite en place ne régissait pas l'accès à ses rangs — et elle n'était certainement pas recrutée et formée par les prêtres. Sheila Andrew insiste bien sur ce point: les parents choisissaient lesquels de leurs enfants seraient éduqués, où et jusqu'à quel point. Les prêtres ne jouaient vraiment un rôle que dans le recrutement et l'éducation de futurs prêtres. L'élite ne parvenait même pas à assurer en son sein une place à ses propres enfants: ces derniers ne devenaient pas automatiquement membres de l'élite.

Sheila Andrew conclut donc qu'il n'y avait pas en Acadie une, mais des élites, qui se recoupaient à peine, et qui étaient très ouvertes. Elles n'étaient donc pas en position de dominer la société acadienne et moins encore de la trahir.

Cet ouvrage est une contribution fort utile à l'histoire des provinces maritimes, à l'histoire des Acadiens et à l'histoire sociale des élites en général. Les historiens locaux prendront plaisir à ce livre rempli de détails; les élites acadiennes se composent d'un nombre restreint d'individus, ce qui permet de les mettre individuellement en évidence. Les universitaires, que l'histoire locale tend à agacer, apprécieront par contre le fait que l'auteure ancre solidement son objet dans une problématique large qui en transcende le localisme. En bref, l'ouvrage présente la rare qualité de rejoindre avec succès des publics fort différents.

*Département d'histoire
Université d'Ottawa*

BÉATRICE CRAIG